

**IVY POCHODA**

route 62



LIANA LEVI

Ivy Pochoda

# Route 62

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Adélaïde Pralon*

Traduit avec le concours  
du Centre national du Livre



Liana Levi



Aux écrivains et aux artistes du Lamp Arts Program

*When they said repent repent  
I wondered what they meant*

*(Quand ils disaient le repentir le repentir  
Je me demandais ce qu'ils voulaient dire)*

Leonard Cohen, *The Future*



## Prologue

*Los Angeles, 2010*

Il est presque beau. Il court, les monts San Gabriel au-dessus d'une épaule et, au-dessus de l'autre, la courbe de l'autoroute d'Hollywood, là où elle chevauche celle de Pasadena. Il est torse nu. Une discrète musculature de nageur ondule sous sa peau halée. Ses bras battent un rythme binaire en même temps que ses pieds martèlent le sol. Il se peut que certains l'envient.

Il est sept heures du matin et dans le centre de Los Angeles, le trafic est déjà au point mort. Les voitures essaient de traverser les cinq voies, avancent par paliers minuscules, imperceptibles. Elles se déversent en secousses et en saccades de l'autoroute de Pasadena dans celles d'Hollywood ou de Santa Fe. Mais lui circule librement, à contre-courant, au milieu des véhicules paralysés.

Les conducteurs cramponnés à leur volant le regardent, cessent un instant de régler leur radio, de peaufiner leur maquillage dans le rétroviseur, de parler au téléphone avec leurs potes de la côte Est pour qui la journée est déjà bien entamée. Ils sont partis de chez eux tôt dans l'espoir d'éviter la séance de touche-touche, l'inévitable ralentissement de la matinée. Ils connaissent la formule mathématique :  $\text{distance} / \text{vitesse} = \text{durée du trajet vers le boulot}$ . Et pourtant ils sont coincés. Dans cette ville d'automobilistes, sa présence sonne comme un reproche.

Il court, affranchi des centaines de sacrifices que ces banlieusards ont dû faire pour arriver à l'heure dans l'embouteillage : sauter le petit déjeuner, ne pas voir les enfants, abandonner leur mari ou leur femme dans le lit, abrégé la nuit pour se lever à l'aube, avaler un mauvais café à la station-service, supporter le covoitureur, rogner sur le sommeil, bâcler la douche, enfiler les vêtements de la veille, garder le maquillage de la veille.

Il ignore les automobilistes vissés aux sièges de leurs voitures climatisées, pris dans l'engrenage des nouvelles du matin et du top 50. Il trace une ligne droite au milieu des petits désagréments de la journée, des problèmes à gérer, des désirs d'être ailleurs – n'importe où ailleurs qu'ici, aujourd'hui et demain, et de tous ces matins qui se rejoignent là, dans un imbroglio urbain de voies rapides, de bretelles d'accès fermées et d'accidents, dans l'immense congestion qui suffit à résumer toute une journée.

Il affiche l'expression sereine du marathonien à mi-course. Concentré sur son objectif, il n'a pas l'air encore submergé par la distance. Il ne montre aucun signe de fatigue. Mais la femme au volant de la décapotable usée dira qu'il avait l'air drogué. L'homme dans sa voiture à hayon super-puissante affirmera qu'il était *totalemt défoncé, complètement barré, le mec*. La bande d'adolescentes en SUV payé par papa prétendront que, même si elles l'ont à peine remarqué, il ressemblait à un *super-héros, mais pas du genre cool, tu vois*.

Le ciel est d'un gris indéterminé, le temps ni beau ni mauvais. Le soleil aussi est en retard ce matin. Au sud de la route 10, l'air qui plane au-dessus des pavillons de West Adams et de Pico-Union est d'une couleur terne, apocalyptique – la couleur des catastrophes et de leurs répercussions.

L'autre ville – la ville du passé et des fantasmes – s'étire vers l'ouest, au-delà des quartiers multiculturels tentaculaires où

les Coréens empiètent sur les Salvadoriens et les Arméniens, qui eux-mêmes empiètent sur les Thaïlandais. Elle démarre sur les boulevards transversaux aux noms célèbres bordés de théâtres Art déco, de motels tropicaux délavés, de restaurants aux voituriers postés en sentinelle, et se termine sur la plage. Mais dans la tranchée creusée par la 110, cette ville est à peine un souvenir. Ici, il n'y a plus qu'une enfilade de voitures le long des façades muettes des tours de verre.

Le coureur maintient une allure estimée à un kilomètre en cinq minutes par un homme en SUV qui, à cause d'une panne d'oreiller, n'a pas eu le temps de faire son jogging. Il a raté son tour du quartier résidentiel de Beverlywood, dans le silence de l'aube, ses incursions dans les impasses des voisins, ses coups d'œil dans les salons éteints tandis que son podomètre enregistre ses foulées, compte les calories dépensées et la distance parcourue jusqu'à l'accomplissement du rituel matinal. Il imagine toujours ce qui passera inaperçu : les coyotes qui s'éclipsent avant le lever du soleil, une voiture garée de travers par un habitant éméché, un homme endormi dans le faisceau bleu de sa télé, un adolescent qui rentre discrètement par la porte de derrière, des sacs-poubelle remplis de bouteilles d'alcool déposés devant la maison d'un autre. Pendant ces heures volées, avant que sa femme et sa fille le réclament, il a l'impression d'entrevoir l'âme cachée du quartier, de surprendre, au-delà des façades pavillonnaires et des pelouses géométriques anonymes, tout un monde de mécontentements inavoués.

À cette heure précoce, il n'y a jamais personne pour l'encourager dans l'effort, pas un témoin de son essoufflement au neuvième kilomètre ni du triomphe héroïque de sa volonté fluctuante. Alors qu'il observe le coureur slalomer entre les voitures à l'arrêt, ce conducteur sent les muscles engourdis de ses propres jambes au lendemain d'une soirée arrosée.



Il voudrait récupérer l'heure dont il s'est privé en restant au lit, retourner au moment où il a roulé sur le côté, après un coup d'œil au réveil pour voir combien de temps de sursis il avait. Sans son jogging, cette journée appartiendra aux banlieusards des bouchons, à l'équipe qui l'attend au bureau, et maintenant, à ce coureur torse nu qui double les automobilistes.

Il baisse sa vitre et sort la tête pour mieux voir passer l'inconnu. Sa technique est plutôt bonne – il a la poitrine bien droite, les épaules détendues, les doigts relâchés. Le conducteur met ses mains en cornet devant sa bouche et crie au coureur de continuer. C'est alors qu'il s'aperçoit que l'homme est tout nu. Il rentre aussitôt dans l'habitacle, remonte la vitre et attrape son portable, prêt à poursuivre sa journée.

Les autoroutes se prêtent au spectacle. Cette année, un groupe de rock underground a fait fermer la 101, entre Sunset Boulevard et Hollywood Boulevard, pour donner un concert sur le plateau d'un camion; trois chiens se sont échappés d'un break à l'arrêt et se sont couru après sur la 5; un chargement d'oignons s'est déversé sur la 405, bloquant la circulation sur les quatre voies en direction du nord. Deux courses-poursuites se sont soldées par des échanges de coups de feu et des voitures en flammes, et un avion de tourisme a atterri en urgence sur la 10, juste à côté de l'aéroport de Santa Monica. L'improbable, le bizarre et le tragique captent périodiquement l'attention de la ville, forcent les gens à s'arrêter.

Et même si on se plaint d'être coincés, on a envie de rentrer dans l'histoire, d'entendre ce qu'on a vécu à la radio. On préfère être au cœur de l'action et non à des kilomètres dans les bouchons. Ces témoins sont déjà en train de transformer

leur expérience du coureur nu en anecdote qu'ils raconteront une fois arrivés à destination; ils réfléchissent aux moyens de tenir leur public en haleine, de renforcer leur rôle dans l'histoire, choisissent un angle: l'agacement, la folie, la beauté, c'est selon.

Un hélicoptère décolle des tours du quartier d'affaires et se dirige vers l'embranchement entre la 101 et la 110. Il s'attarde au-dessus du coureur avant de bifurquer vers la droite pour faire le tour de l'échangeur. Le bruit du rotor augmente et diminue selon sa position. L'engin ajoute une touche d'angoisse à la matinée; son grondement agressif annonce un danger plus sensationnel qu'un homme seul qui trotte dans les embouteillages.

Le coureur contourne deux voitures bloquées entre deux files: l'une essaie de s'insérer dans la file de gauche, l'autre voudrait en sortir. Il se glisse dans l'interstice qui sépare leurs pare-chocs, récoltant au passage un « espèce de pervers » en guise d'encouragement.

Une femme met la main devant les yeux de sa fille. Une autre arrête de se mettre du rouge à lèvres et se tourne pour admirer les fesses de l'homme qui file vers le sud. Les gens se penchent par la fenêtre, brandissent leur téléphone, filment la scène, espèrent que l'événement créera le buzz.

L'homme qui a loupé son jogging appelle sa femme. Machinalement, par réflexe. Il met son portable en mode haut-parleur et le glisse dans la poche de sa chemise. Quand elle décroche, il ne dit rien, préférant écouter le quotidien de sa famille. « Tony? Tony? » dit-elle. « Tony! » Le micro-ondes sonne, les couverts cliquettent sur le comptoir de granit. « Tony, tu me fais encore un appel de poche. » La porte du micro-ondes s'ouvre. « Anthony, tu m'appelles encore sans le faire exprès. Encore! » répète-t-elle, alors que tous deux savent très bien qu'elle n'a reçu aucun autre appel. Il plonge

la main dans sa poche et raccroche. Il met la voiture au point mort et étire ses cuisses.

Autour de lui, les gens tripotent leur radio, cherchent la raison de cette pagaille, tendent le cou vers l'hélicoptère, suivent le cercle étroit qu'il décrit dans le ciel, tentent de voir si l'engin appartient aux médias ou à la police.

Le premier bulletin d'information est vague, noyé au milieu d'une liste croissante de ralentissements. *Sur la 710, près d'Artesia Boulevard, un véhicule est arrêté sur la voie de droite. Accident sur la 5, en direction du nord, au niveau de Colorado Boulevard. Dans le centre-ville, entre la 4<sup>e</sup> Rue et Hill Street, la 110 est bloquée à cause d'un piéton qui court à contresens. Ralentissements sur la 101 au niveau du col de Cahuenga. Sur la 405, à partir de Getty Centre Drive, comptez quinze minutes pour rejoindre la 10. Aucun détail. Aucune explication. Un fait au milieu des faits.*

Ren n'aime pas trop conduire. Il s'y est mis tard et n'a jamais été très à l'aise au volant. Il n'a pas de permis et encore moins de voiture. C'est pour ça qu'il roule dans une bagnole empruntée, braquée, chourrée dans une ruelle du centre. Il se dit que l'univers se chargera de rétablir l'équilibre.

Non pas qu'il ait agi dans son propre intérêt: il n'a pas prévu de partir en virée ou de refourguer la Honda à un magasin de pièces détachées contre un paquet de fric. Il en a besoin pour quelques heures grand max, le temps d'emmener Laïla à la plage comme il lui a promis. Ensuite, il laissera la bagnole quelque part et les flics la trouveront sans une égratignure, comme si elle s'était égarée toute seule.

Mais ce bouchon n'était pas prévu au programme. Le premier hurlement des sirènes rend ses mains moites et les battements de son cœur aussi rapides que les pales de l'hélicoptère. *Aucune bonne action ne reste impunie.* Il est bien placé pour le savoir.

Son premier réflexe serait de sauter, d'abandonner la caisse, de se frayer un chemin parmi les voitures, d'enjam-ber la glissière de sécurité et de disparaître dans le dédale du centre. Mais la famille, c'est sacré, et il entend déjà les reproches de Laïla s'il venait à se dégonfler. *T'es pas capable de tenir une seule de tes promesses, même la plus simple. Tu dis que tu vas m'emmener à la plage et tu te défiles dès que ça se gâte un peu.*

Il regarde l'heure sur le tableau de bord. Ça fait moins d'une demi-heure qu'il a volé la Honda.

« Relax », lance-t-il au rétroviseur.

Ren n'habite pas la ville des voitures, mais celle où les gens marchent, rampent, pullulent. Celle où ils vaquent dans les rues et titubent sur les trottoirs. Où ils ne possèdent ni toit ni moyen de locomotion. Un lieu où la propriété est plus un problème qu'autre chose.

Il regarde les gens aux véhicules regorgeant d'abondance. Des banquettes arrière couvertes de vêtements de rechange, de snacks d'urgence, d'objets mémoriaux perdus sous les fauteuils. Des câbles pour recharger des appareils qu'ils ne devraient pas utiliser en conduisant. Des écrans de télé sur les dossiers. Tout ce qu'il faut pour s'échapper de là où ils sont. Ren essuie ses mains sur son jean. Il triture le tableau de bord, transforme l'air chaud en air froid, tient tout un système climatique au bout de ses doigts.

Dans les voitures devant lui, les conducteurs baissent leurs vitres pour essayer de voir ce qui avance vers eux. Ren garde sa ceinture attachée, sa vitre levée, ses yeux rivés sur l'affichage digital de la radio – un banlieusard comme les autres qui attend patiemment la délivrance. Il est comme tout le monde : il tripote les commandes, cherche la combinaison idéale de température et de musique qui lui permettra d'endurer cette épreuve. Il est tellement concentré qu'il manque de rater le spectacle : un homme nu qui court entre

les voitures à contre-courant de la circulation. Il lève la tête juste à temps pour l'apercevoir. Il le connaît; c'est un des rares visages blancs dans le décor de Skid Row. Pas vraiment du quartier, mais de son orbite. Avant qu'il ait le temps de baisser sa vitre, de l'appeler, de lui offrir un abri, l'homme a disparu entre deux camions.

Au niveau de la 6<sup>e</sup> Rue, le coureur s'engage dans la file de gauche, saute par-dessus la glissière centrale et continue vers le sud, dans le sens de la circulation cette fois. Il court à la même vitesse que les voitures qui s'apprêtent à sortir vers la 10. Mais derrière lui, les véhicules freinent, ralentissent, refusent de le doubler.

*Connard.*

*Va t'habiller!*

*Qu'est-ce que tu fous ?*

*Beau gosse.*

Les premières images apparaissent sur les chaînes locales. On y voit une tache beige et floue traverser les rues grises du centre.

Au volant d'une Mercedes diesel jaune qui roule vers l'est sur la 10, un homme aux bras entièrement tatoués, tout juste sorti d'une deuxième puis d'une troisième partie de soirée, observe le vol d'un second hélicoptère. Il n'entend pas le rotor, mais il voit l'engin décrire des cercles comme un rapace au-dessus de l'autoroute. Il repense immédiatement au ranch du désert où il a grandi, où les faucons chassaient silencieusement les lapins et les souris au-dessus des terres de ses parents. Leurs ailes déployées projetaient des ombres sur le sable et les broussailles. Il redoutait le moment où les oiseaux fondaient sur leurs proies, toutes serres dehors, dans un bruit de feuille déchirée, tandis que leurs silhouettes noires s'élargissaient sur le sol à vue d'œil.

Il lève le pied de la pédale de frein et percute la voiture de devant, provoquant un embouteillage supplémentaire au sein de l'embouteillage existant. Les deux automobilistes se dirigent péniblement vers le bas-côté pour remplir le constat.

La sonnerie du portable fait sursauter Tony. «Tu es au courant de ce qui se passe? demande sa femme. Il y a un malade qui court sur la 110. Tout nu. Tu te rends compte? En pleine heure de pointe?» En face, des sirènes approchent, se fraient un chemin au milieu de la circulation qui ralentit progressivement jusqu'au point mort.

«Tony? Tu l'as vu?

– Je l'ai vu.

– Et?

– Il courait.

– C'est tout?»

Tous les jours le même trajet: les rues de banlieue jusqu'à la 10, la 10 à travers le centre jusqu'à la 110 en direction du nord, la 110 puis la 5 jusqu'à Burbank. Sa voiture passe au-dessus, à travers, le long de quartiers aux noms vagues, aux rues étrangères. Une ville traversée sans la connaître.

«Tony? Tu devrais verrouiller les portières. Ça passe au journal.»

De téléviseur en téléviseur, d'écran en écran, le coureur parcourra la ville entière. Il entrera dans les salons et surgira sur les plans de travail des cuisines. Il sera vu par des gens qui éliminent les calories de la veille sur des tapis de course. Il apparaîtra sur des portables, voyagera au creux de centaines de mains.

«Tu as verrouillé les portières? On ne sait pas ce qui va se passer.

– Je ne vais pas verrouiller les portières.»

C'est insupportable d'être assis dans l'embouteillage pendant que le coureur se déplace librement, fait corps avec la ville, au lieu de la traverser tout bêtement.

« Tu penses rentrer à quelle heure ? »

Le coureur quitte l'autoroute et franchit le talus juste après la 7<sup>e</sup> Rue. Seuls quelques témoins le voient gravir la colline parsemée d'arbres asphyxiés, contourner les buissons rachitiques qui entourent une résidence criarde d'appartements vaguement italiens et continuer son chemin vers l'ouest.

Il sort doucement du centre, pénètre dans un no man's land de bâtiments médicaux, d'immeubles glauques et de restaurants obscurs. Il double des businessmen aux voitures clinquantes en route vers les gratte-ciel du quartier des affaires, des camions de livraison qui retournent vers les entrepôts, des cyclistes qui jonglent avec les arrêts et les redémarrages des bus.

C'est une foule hétéroclite qui l'observe : des ouvriers prêts pour le premier service dans les ateliers, des SDF de Skid Row à la dérive, du personnel hospitalier, biologistes et infirmières fatigués tout juste sortis de leur garde de nuit, des habitants des quelques immeubles décrépits, des travailleurs sans papiers en quête de petits boulots sur le parking du Home Depot. Pour tous ceux qui le voient, il est une apparition.

Les policiers et les journalistes le traquent en hélicoptère. Ils descendent en piqué dans Wilshire Boulevard, au-dessus de MacArthur Park. *Dans le centre, le trafic est toujours ralenti sur la 110. Un accident s'est produit sur la 10, les deux voitures sont arrêtées sur la bande d'arrêt d'urgence. Comptez vingt minutes pour franchir le col de Cahuenga. Vers le sud, le trafic est ralenti sur la 5 entre les sorties 710 et 605. Sur la 105, près de l'aéroport*

*international, un matelas abandonné sur la file de droite perturbe la circulation.*

Tony regarde les deux hélicoptères s'éloigner vers l'ouest. Il détache sa ceinture et ouvre la portière. Il s'arrache à son siège, laisse les clés sur le contact et, sans prendre la peine de s'étirer, se met à courir sur les traces du coureur.

D'habitude, il est hyper équipé : chaussures de trail, chaussures de course naturelle, chaussures Energy Boost, Heattech en hiver, Dri-Fit en été, iPod, écouteurs de sport, montre GPS, compteur de calories, cardiofréquencemètre. Il possède des dizaines de gadgets et de tenues censés rendre sa course plus rapide, plus efficace, plus profitable. Pourtant, le matin, tant qu'il n'est pas échauffé, une raideur lui descend des quadriceps jusqu'aux mollets. Il ressent aussi parfois une douleur dans le genou droit et un craquement dans la hanche. Il a beau dépenser des fortunes en matériel, il ne se sent jamais aussi bien qu'il devrait.

Mais sur la 110, dans son pantalon en serge de coton et ses mocassins, il se sent agile. Ses mouvements sont libres. Il n'est pas enfermé dans la bande-son de son iPod, il est porté par les bruits de la ville. Même le choc brutal du béton contre ses semelles plates est source d'inspiration.

*Toi aussi, enfoiré ?*

*Tu peux pas laisser ta bagnole comme ça ! Tu peux pas laisser ta bagnole ici !*

*Tu cours après ton petit copain ?*

Les récriminations l'encouragent. Il grimpe à son tour le talus à la hauteur de la 7<sup>e</sup> Rue et file vers l'ouest. Au niveau de Lucas Avenue, il repère le coureur nu à quelques centaines de mètres et se lance à sa poursuite.

Le coureur entre dans le quartier de Pico-Union, un enchevêtrement de magasins salvadoriens et honduriens, de



marchés aux puces couverts et de centres d'appels. Il trotte vers le nord sur quelques centaines de mètres puis bifurque vers MacArthur Park où les clochards et les fêtards qui n'ont pas réussi à rentrer chez eux sont vautrés dans l'herbe comme des sacs de morgue.

Sur la bande d'arrêt d'urgence de la 10, le tatoué transpire dans sa vieille Mercedes. Il essaie de compter les heures écoulées depuis son dernier verre, tente désespérément d'évaluer son taux d'alcoolémie, d'estimer le coût de l'accident. Son téléphone se déchaîne dans sa poche, vibre encore et encore, lui chatouille les jambes. C'est sa mère. Il colle l'appareil à son oreille.

« C'est ton frère.

– Quoi ?

– Le type aux infos ! Tu n'écoutes pas les infos ? C'est sur toutes les chaînes de radio et de télé. Il est en train courir. Il est sur la 110. Enfin, il y était. Maintenant il est quelque part dans le centre-ville. » Sa mère soupire à l'autre bout du fil. « Et c'est pas tout », ajoute-t-elle.

L'homme s'agrippe au volant, se redresse sur son siège, tend le cou vers le centre comme s'il espérait voir son frère sillonner les rues.

« Il est tout nu. »

Pendant que les hélicoptères décrivent des cercles dans le ciel et que deux voitures banalisées se fraient un chemin au milieu des bouchons dans un concert de klaxons et de sirènes, Ren transpire à grosses gouttes. Il récite l'itinéraire dans sa tête : prendre la 110, puis la 10 jusqu'au bout. Il surveille sa mère sur la banquette arrière, vérifie qu'elle est bien couverte, bien installée. Il espère que les voitures de flics passeront vite. Mais il est de plus en plus agité, nerveux,

pressé de sortir de l'embouteillage. Il s'efforce de garder son calme. Il ne doit pas avoir une conduite agressive, il ne doit pas attirer l'attention, même dans cette voiture quelconque.

« Tout va bien, maman, dit-il. Tout va bien. »

Le cœur de Tony bondit dans sa poitrine. Le coureur nu entre dans le parc, contourne le lac. Tony traverse la rue. Il s'apprête à poser le pied sur le trottoir quand une voiture de flics freine bruyamment dans son dos tandis qu'une autre se gare en biais pour lui bloquer le passage.

Tony trotte sur place, hésite. Les policiers le saisissent.

« J'étais sur le point de le rattraper », dit-il au moment où sa joue heurte le bitume.

Pendant que les policiers lui passent les menottes, il parvient à lever les yeux vers le parc.

« Où il est passé ? » demande-t-il.

Parce que le coureur a disparu. Il était là, tournant autour du lac dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Tony l'aurait juré. « Où il... » répète-t-il à l'instant où les menottes lui pincent les poignets.

Une horde de flics entre dans le parc. Ils se divisent en deux groupes, ratissent les lieux. La nouvelle tombe à travers un craquement de talkie-walkie : le coureur a disparu.

La ville qui observait n'observe plus. La fumée d'un incendie menace maintenant le Malibu State Park. Une chanteuse a été retrouvée morte dans sa chambre d'hôtel. Et l'attention de tout le monde se tourne vers l'ouest, loin du coureur nu de la 110. Mais il était là – Tony et Ren le savent. Et il est encore là, quelque part, en train de courir, nu. On finira par le retrouver. C'est obligé. Parce que personne ne disparaît à tout jamais. Pas à Los Angeles. Pas quand tant d'yeux observent.

*Britt, Twentynine Palms, 2006*

Elle aurait dû s'estimer heureuse que le camionneur se soit contenté jusque-là de reluquer l'ombre triangulaire sous l'ourlet de sa minijupe, le V noir entre ses cuisses où la sueur perlait. La main du chauffeur tripotait à présent les boutons de la radio plus souvent que nécessaire. Bientôt, elle serait sur la boîte à gants. Et bientôt, sur ses genoux.

Britt savait. Elle connaissait la façon dont les mains des hommes se déplaçaient graduellement, leurs explorations sporadiques censées passer inaperçues. Toujours le même rituel – au stage de tennis, à la fête étudiante, dans le car, dans l'amphi. Leurs mains rampaient vers elle comme si elle était trop conne pour s'en apercevoir.

Ils passèrent devant un supermarché. Puis un panneau les informa que la prochaine station-service se trouvait à cent soixante kilomètres. Le soleil descendait derrière eux et ils roulaient vers la nuit sur la route à deux voies. Britt tendit le cou dans l'espoir de distinguer quelque chose dans le désert de plus en plus opaque.

Le chauffeur choisit une chaîne de radio généraliste. Un crépitement de parasites couvrait une voix grave en colère. Il aborda sèchement un virage et le camion se pencha vers la droite. Il tendit le bras pour empêcher Britt de heurter la portière. Puis sa main atterrit sur sa hanche. Comme si

de rien n'était. Elle tourna les yeux vers lui – un ventre gros comme une pastèque, une barbe hirsute rousse et grise, des yeux rabougris par trop de nuits au volant. Son regard ne quittait pas la route, comme si sa main avait une volonté propre. Comme s'il ne savait peut-être pas lui-même ce qu'elle faisait là, sur le corps de sa passagère.

Britt se colla contre la vitre et observa les robustes maisons en terre et les ranchs plats de Joshua Tree et de Twentynine Palms céder la place à des habitations de fortune, agrégats de débris de cabanes, de tôles ondulées, de containers de bateaux et de caravanes. Ils longèrent des terrains jonchés des résidus de la vie dans le désert : pièces de métal en vrac, carcasses de voitures, citernes rouillées – signes des catastrophes qui pouvaient survenir dans ce décor.

« Alors ça y est, t'y es, hein ? lança le chauffeur.

– C'est l'idée, répondit Britt.

– T'es une fille qui a de la suite dans les idées, hein ? » La main serra sa hanche.

Britt aperçut les lumières violettes d'un aéroport qui cliquetaient au loin. Et puis plus rien.

Le chauffeur entama un second virage, puis un autre, encore plus brutalement.

« Stop, dit Britt. C'est bon, ça suffit. »

Le camion maintint son allure.

« Stop. »

Le chauffeur freina. Le camion couina, trembla, puis sortit de la route et s'arrêta en grognant sur la bande d'arrêt d'urgence sableuse. Britt poussa un cri.

« Eh ben, ma petite, dit le chauffeur. À t'entendre, on croirait qu'on s'est fait percuter de plein fouet ! »

Britt attrapa son sac, ouvrit violemment la portière, sauta à terre et atterrit sur les genoux.

Le chauffeur se pencha au-dehors. «Alors, tu me remercies pas?» Et il claqua la porte. Les roues crachèrent du sable et des graviers, puis l'engin s'éloigna lourdement.

À l'ouest, seul un mince rayon de lumière ciselait la crête des montagnes. Britt rebroussa chemin en direction du virage. Elle espérait ne pas s'être trompée d'endroit. Elle n'osait pas imaginer comment serait le prochain chauffeur qui la prendrait.

Elle avait rencontré Cassidy et Gideon le matin même au marché des producteurs de Joshua Tree où ils vendaient des poulets grossièrement emballés dans des sacs en plastique. Pendant qu'ils parlaient de la beauté de l'âme et de la santé de l'esprit à leurs clients, le sang des volailles coulait sur leurs avant-bras, imprégnant les breloques et les fils de leurs bracelets.

Ils affichaient tous les deux le hâle crasseux des gens restés trop longtemps dans le désert, comme si le sable avait pénétré dans leur peau. Leurs longues dreadlocks ornées de perles disparaissaient dans un enchevêtrement de nœuds. Cassidy portait autour du cou une grande plume et une dent, Gideon une griffe d'oiseau sur une tresse en cuir. «La vie est belle, même dans la mort», avait-il dit en surprenant Britt en train de la regarder.

Ils avaient l'air de se déplacer dans du beurre. Ils fouillaient dans leur glacière bleue, fourraient les volatiles dans des sacs ou rendaient la monnaie avec lenteur, lourdement, à gestes mesurés. Et ils n'étaient pas très forts en calcul.

Britt attendait son chauffeur – un type rencontré dans un club de tennis de Palm Springs qui lui avait promis de passer par Joshua Tree avant de filer vers l'Arizona. Mais le soleil avait accompli sa course d'est en ouest et il n'était toujours pas là.

Elle était allée surveiller l'autoroute une dernière fois quand elle avait senti les doigts de Cassidy dans ses cheveux.

« Tu pars à l'aventure ou tu veux aller d'un point A à un point B ? »

– J'attends quelqu'un, avait-elle répondu.

– En attendant, la terre tourne », avait déclaré Cassidy avant d'inviter Britt à fumer un joint avec eux. Ils l'avaient emmenée dans le parc national de Joshua Tree, dans un site appelé Jumbo Rocks qui, avait expliqué Cassidy, était l'endroit où Gideon et elle ressourçaient leurs énergies. Sous l'effet de l'herbe, les rochers rouges et les arbres de Josué décharnés avaient pris des allures d'hallucination.

Cassidy avait ramassé un petit caillou et l'avait posé dans la main de Britt. « Tu sens ? L'Univers bat au creux de ta main. »

– Si tu viens avec nous à la ferme, tu apprendras à trouver l'esprit du guerrier dans un grain de sable », avait ajouté Gideon.

Cassidy s'était alors mise à décrire le ranch de Howling Tree, la ferme où elle et Gideon vivaient avec un groupe de jeunes qu'elle appelait des stagiaires. Mais ça n'avait pas l'air de ressembler à une ferme, pas vraiment. Et le propriétaire, Patrick, n'avait pas l'air d'être un fermier comme les autres. On aurait plutôt dit un bandit ou un gourou, le genre de types évoqué dans les documentaires où les adeptes qui ont réussi à s'échapper racontent les omelettes aux champignons hallucinogènes, les rites de baptême tout nus et les chants sacrés.

« C'est pas ça, avait expliqué Gideon. Il peut entrer au fond de toi et extraire des choses dont tu ne soupçonnais même pas l'existence. »

– Il peut te guérir sans te toucher, avait promis Cassidy. Trouver ce qui est cassé et le réparer. »

L'opération avait l'air plus douloureuse que salvatrice. Britt n'avait pas avoué qu'elle ne croyait pas que « la Terre

riait dans les fleurs», comme le prétendait Cassidy, parce que pour elle, ce genre de conneries ne voulait rien dire. Et elle n'avait pas non plus précisé que le jardin de son âme était trop ravagé pour être soigné. Au lieu de ça, à la fin du joint, elle leur avait demandé de la raccompagner en ville pour qu'elle puisse retrouver son chauffeur. «Peut-être que c'est nous tes chauffeurs», avait dit Gideon en la serrant longtemps dans ses bras pour échanger son énergie avec elle.

Cassidy avait tiré son copain par l'épaule, mais il avait continué à agiter la main vers elle. «C'est bon, Cassidy. Me casse pas mon trip.»

Britt les avait regardés remonter dans leur vieux break.

Son chauffeur n'était jamais arrivé. Et maintenant elle était là, à trente kilomètres à l'est de Joshua Tree, en train de chercher le panneau tombé du ranch de Howling Tree qui, d'après la description de Cassidy, devait se trouver juste après le virage.

Elle faillit ne pas le voir : un assemblage de planches déglinguées et une giclée de peinture sur laquelle tombait un dernier rayon de soleil éclairant le mot *Ranch*.

La ferme, située à deux kilomètres, était invisible depuis la route. Le soleil s'était éclipsé, plongeant le désert dans une pénombre violette. Sans son sac et en baskets, elle aurait parcouru la distance en, mettons, quinze minutes. Mais cette nuit-là, en minijupe et sandales, avec son fardeau sur l'épaule, la marche allait être pénible.

Le sable recouvrait ses orteils, s'infiltrait entre les lanières de ses sandales. Elle braqua le faisceau bleu de son téléphone sur la route ou plutôt sur le vague creusement de pneus recouvert de sable graveleux qui, elle l'espérait, était la route.

Elle avait disputé plusieurs tournois de l'autre côté du parc national, là où le paysage désolé était aménagé en une suite

de terrains de golf propres, immeubles années 1950, bars à cocktails et spas de luxe. Elle croyait connaître ce désert. Mais il lui avait suffi de quelques pas hors de l'autoroute pour comprendre qu'elle s'était trompée.

Quelque chose courait dans les broussailles; un grattement, un raclement la suivait. Elle s'agrippa à son sac et essaya d'accélérer. Alors les chiens se mirent à hurler, se renvoyant des appels solitaires à travers la nuit épaisse.

Elle n'aurait jamais cru qu'il pût faire aussi noir. Les silhouettes des montagnes au loin et les buissons à ses pieds, tout était englouti dans une obscurité impénétrable que la lumière de son téléphone peinait à percer. La bretelle de son sac s'enfonçait dans sa chair. Son pouls battait dans ses mains.

Le soleil n'avait pas emporté la chaleur avec lui. La sueur coulait dans son dos, sur ses jambes, glissait le long de ses chevilles. Elle sentit qu'elle gravissait une colline. La pente douce tendait l'arrière de ses cuisses et diminuait l'adhérence de ses pieds. Elle entendait frémir des palmiers quelque part près de la route.

Depuis qu'elle avait fui la fac, elle se vantait d'atterrir toujours dans des lieux où personne ne la trouverait. Ou du moins où personne – en particulier ses parents – ne songerait à la chercher. Avant ce soir, elle ne s'était jamais sentie perdue.

Quand on monte dans le camion d'un inconnu, qu'on laisse une bande de mecs bourrés vous conduire le long de la côte, qu'on débarque dans une maison du sud de Los Angeles parce qu'un gars du campus prétend que c'est là que ça se passe, on ne montre pas sa peur. Pourtant celle qu'elle ressentait à présent était impossible à cacher. Ce désert accélérerait les battements de son cœur et raccourcissait son souffle.

La route s'aplanit. Elle aperçut la ferme – un ranch modeste sur la droite et un ensemble de cabanes un peu plus loin. Sur tout le chemin depuis Joshua Tree, elle avait



pensé découvrir une sorte de corps de ferme traditionnel du Midwest, avec des granges rouges et des champs verdoyants. Au fond, c'était ce qu'elle espérait. Mais les lumières des fenêtres du ranch de Howling Tree révélèrent un décor en tous points semblables aux bicoques menaçantes qui bordaient l'autoroute : des constructions disparates, des installations électriques branlantes et des tas de déchets.

Quelque part dans la ferme, on entendait un crissement métallique régulier, un battement à deux temps, le teuf-teuf d'un climatiseur ou d'un refroidisseur d'air. Derrière elle, les poulets au désespoir grattaient frénétiquement le sol. Elle reconnut leur odeur piquante de foin et d'ammoniac. Elle n'osait imaginer la puissance des effluves au soleil de midi. Sentant la présence d'un intrus dans la cour, les oiseaux se mirent à battre des ailes, à piailler, à se jeter contre le grillage de l'enclos.

Au bout de l'allée, la lumière du porche s'alluma, puis le faisceau d'une lampe de poche balaya le poulailler avant de s'arrêter sur Britt.

« T'es la nouvelle ? »

Britt mit sa main en visière et plissa les yeux pour tenter de distinguer d'où venait la voix.

Sur le porche, deux garçons étaient assis chacun dans une balancelle en métal. Britt avança sur la terre drue de l'allée. Celui qui tenait la lampe-torche la maintint braquée sur son visage.

« T'es la nouvelle ? répéta-t-il une fois qu'elle fut un peu plus près.

– La nouvelle quoi ? »

C'étaient des jumeaux de quatorze ou quinze ans. Ils affichaient le même hâle sale du désert que Gideon et Cassidy. Ils étaient tous les deux pieds nus. Celui qui tenait la torche était torse nu. Son frère portait un marcel trop petit pour lui.

« T'es la nouvelle stagiaire ? » demanda celui qui tenait la lampe. Il dessinait des cercles de lumière étroits et rapides sur le visage de Britt. « Il y en a qui ont dit qu'on allait avoir une nouvelle stagiaire.

– Quand est-ce que t'as parlé aux stagiaires ? demanda son frère.

– Ta gueule. » Le gamin éteignit sa lampe. « Maman ! appela-t-il. Il y a quelqu'un dans l'allée. » Il ralluma la lampe. « Au fait, c'est naze ici. On comprend pas ce que vous venez tous glander chez nous.

– J'ai pas prévu de rester, expliqua Britt.

– Alors pourquoi t'es là ? » Il éteignit de nouveau sa lampe, puis cogna l'épaule de son frère. « Viens, James, on y va. »

James continua à se balancer jusqu'à ce que son frère lui décoche un autre coup de poing. Alors ils disparurent dans la maison, laissant la porte-moustiquaire rebondir sur ses gonds. La lumière du porche s'éteignit.

Britt attendit dans l'allée. Le calme revenait doucement dans le poulailler. Seul un chien hurlait encore au loin, de plus en plus éperdu face à l'absence de réponse.

Enfin, la moustiquaire se rouvrit et la lumière du porche se ralluma. Une femme en jean coupé et T-shirt large orné d'une photo de lièvre sortit et jaugea Britt de bas en haut. Ses cheveux autrefois blonds et bouclés étaient devenus crépus et blancs au soleil. Elle avait dû être belle avant de subir la dureté d'un climat qui avait plissé sa peau et creusé des rides autour de ses lèvres charnues et de ses yeux clairs. Maintenant, elle ressemblait aux autres créatures que Britt avait croisées dans la région : des êtres sans douceur, pourvus des seules caractéristiques animales indispensables à la survie.

La femme tendit la main. Sa poigne était ferme, ses paumes sèches et calleuses. Des veines noueuses saillaient

sur ses bras. «Je m'appelle Grace, dit-elle. Tu es la nouvelle stagiaire?» Elle avait une haleine de vin aigre.

«Peut-être, lança Britt.

– Ou tu es juste là pour Patrick?

– Je m'appelle Britt.»

Grace retira sa main. Britt remarqua qu'un anneau en métal flottait autour de son doigt. «Tu es la fille que Cassidy a rencontrée en ville. Elle va être étonnée.

– Elle croyait que je viendrai pas?

– Elle croyait qu'elle voulait que tu viennes. Ça lui apprendra. Comme dit Patrick, on récolte les intentions qu'on sème.

– Mais elle ne voulait pas que je vienne?

– C'est pas pour ça que vous venez tous ici? ricana Grace. Pour que mon mari vous dise ce que voulez vraiment?

– Je ne sais même pas pourquoi je suis là.

– Tu comprendras. Ils finissent tous par comprendre. Ou alors ils restent et ils continuent de chercher.

– On verra.» Britt était pratiquement sûre de ne rien apprendre ici.

«Mon mari te dira que l'âme est une fleur qu'il faut arroser tous les jours sinon elle se fane et se dessèche.

– Sans blague?»

Grace posa la main sur le bras de Britt. «Tu crois que tu es différente des autres. Mais tu te trompes.» Au loin, un chien hurla encore. Britt tressaillit. «Tu as de la chance que ce ne soit pas un loup, reprit Grace. Allez, viens, je vais te faire visiter.» Elle alluma la lampe-torche que les jumeaux avaient laissée sur le porche et balaya l'espace tout autour. «Je te présente le ranch de Howling Tree. Personne n'a le droit d'entrer dans la maison principale, sauf Patrick, les garçons et moi. Le terrain s'étend sur trois kilomètres, vers le parc national.» Le faisceau tremblota vers le sud, dansa au-dessus des dépendances et se perdit dans une vaste étendue noire.

«Je peux dire n'importe quoi, je sais que rien ne t'empêchera d'aller courir là-bas. Mais il y a des coyotes, des lynx et même des loups. Mon mari a beau être guérisseur, il ne peut pas tout soigner.»

La plupart des lumières des cabanes étaient éteintes. «Tu es arrivée un jour particulier, reprit Grace. Demain, c'est le plus grand abattage de poulets de l'année. Tu les as vus?»

Britt suivit Grace jusqu'au gigantesque poulailler de bois ceint d'une forteresse grillagée. Grace lui montra l'enclos réservé aux poulets de chair et la souche où les bêtes seraient tuées le lendemain. «Au bout de vingt bêtes, on s'habitue au sang. Au bout de cinquante, on s'habitue à l'odeur.»

Elles quittèrent le poulailler et l'abattoir et se dirigèrent vers les cabanes. Elles passèrent devant les restes d'un feu de camp et un arbre de Josué mort auquel était accrochée une douche composée d'un sac en plastique rempli d'eau et d'un ajutage bricolé. «La plupart se baignent dans l'oasis», expliqua Grace.

Elles s'éloignèrent ensuite des habitations et s'approchèrent d'un grand bosquet de palmiers que Britt n'avait pas encore remarqué. Entre les arbres, un étang lisse reflétait la lune. «En temps normal, on en trouve toujours un ou deux dans l'eau, mais Patrick tient à ce que tout le monde se couche tôt avant l'abattage.»

Grace guida Britt jusqu'à sa cabane, une hutte en pisé serrée entre deux baraques préfabriquées. «T'es pas trop mal tombée», lança-t-elle. Et elle partit sans un mot de plus.

Britt posa son sac et se laissa tomber sur le lit étroit. Les ressorts gémirent et ployèrent jusqu'au sol. À côté du lit, une grande fenêtre donnait sur le désert.

L'air lui collait à la peau, lui desséchait la gorge. Un ventilateur fatigué se contentait d'envoyer la chaleur dans toutes les directions. Elle n'osait pas entrouvrir la fenêtre, encore

moins la porte, même si elle rêvait d'un courant d'air. Elle ne voulait pas savoir quels visiteurs tenteraient d'entrer chez elle la nuit ni les entendre raser les murs de sa chambre.

En un quart d'heure, elle pouvait rejoindre l'autoroute. En trois heures et demie, elle serait à Las Vegas, en quatre heures et demie, à Phoenix – autant d'endroits où le désert était vaincu par la lumière et l'air conditionné. Mais elle était bien obligée de reconnaître, au moins secrètement, qu'elle craignait de refaire le chemin en sens inverse et n'avait aucune envie de savoir qui s'arrêterait pour elle une fois qu'elle serait sur le bitume.

Elle ferma les yeux, plaqua le maigre oreiller contre son visage pour oublier l'obscurité de la nuit et essaya de focaliser son attention sur le ronronnement sifflant du ventilateur. Elle n'était pas stupide – elle savait bien que Grace avait voulu l'effrayer avec ses discours sur le sang des poulets et les dangers du dehors. Partout ailleurs, elle serait restée pour lui prouver qu'elle n'avait pas peur. Mais dès le lendemain, elle partirait.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

Titre original : *Wonder Valley*

Ecco Press, New York

Copyright © 2017 by Ivy Pochoda

© 2018, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © mallardg500/Gettyimages